

# LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:  
Trois mois \$ 0.60  
CASILLA CORREO 759

Communications, Correspondance et Abonnements:  
CASILLA CORREO N° 759

ABONNEMENTS-PROVINCE:  
Trois mois \$ 0.60  
CASILLA CORREO 759

BUENOS AIRES, 29 Avril 1894.

## Fange et crimes

Une demi douzaine de crimes atroces commis coup sur coup, viennent de jeter l'épouvante et l'effroi parmi la population mélangée de la capitale argentine.

Les amateurs d'émotions fortes et de scènes sanglantes doivent être satisfaits, leur curiosité malsaine a de quoi se délecter dans l'assortiment offert en extra par les grands et petits journaux bourgeois auxquels cette lugubre série rouge d'horreurs va faire, pour une semaine ou deux, crier les presses sous l'augmentation du tirage.

Commis tué d'un coup de fusil, en plein jour, au centre même de la ville commerçante, vigilant démoli par le même procédé et le même auteur, fille de brasserie caressée à coups de revolver par son amant, duel à coups de couteau chez le bistrot amenant mort d'homme, etc., et couronnant le tout, l'affreux mystère d'un sac trouvé sur le trottoir, contenant, ficelé et salé, le buste seul d'un inconnu, puis, un peu plus loin, dans la large avenue d'un boulevard en construction, renfermé dans un autre sac, la funèbre trouvaille des restes, moins la tête, du cadavre mutilé.

Nous ne sommes pas friands, pour notre part, de ce genre de menu servi tout chaud au public pour lui inculquer une salubre terreur et le respect voulu envers ceux qui sont soit-disant chargés de sa sécurité. Mais, puisque l'occasion s'en présente, il ne nous déplaît pas, en face de tous ces meurtres, de ces boucheries humaines, de cracher, encore une fois, à la face de cette société corrompue, pourrie, qui est la société bour-

geoise, tout le mépris, tout le dégoût et toute la haine qu'elle nous inspire.

Oui, notre mépris, parce que, trop avachis par la vie de débauche et de vice qui est la vôtre, vous sombrez lentement, mais sûrement, sans un geste de révolte contre votre crapuleuse existence, dans la mer de boue et de fange où se débattent vos égoïstes convoitises et vos sales appétits!

Notre dégoût, parce que nous sommes écœurés de tout ce que nous sentons et voyons autour de nous. Mensonges, hypocrisies et lâchetés; d'un côté, le peuple que vous flâchez, crevant de faim, lâchement, sans mot dire; de l'autre, l'aristocratie de l'argent, faisant sauter le champagne et gaspillant les produits du travail; la folie et l'abrutissement des plaisirs, la douleur et la résignation stupide de ceux qui souffrent, oui, tout cela nous dégoûte. Les tartufferies de votre morale, vos vertus mensongères, le charlatanisme du point d'honneur et le jésuitisme de tout ce vous faites nous soulève le cœur et nous fait saliver.

Notre haine, parce que l'humanité se voit acculée, par votre faute, entre la mort ou le crime, entre la misère par le travail et la splendeur par la scélératesse, entre l'honnêteté et la souillure. Notre haine, parce votre société malthusienne ne reconnaît pas au pauvre, au déshérité, le droit à la vie; parce que vos néfastes institutions convergent toutes à le maintenir plus féroce ment enchaîné dans son esclavage; parce que, malgré nous, nos pas sont réglés, nos mouvements sont réglés, notre travail est réglé, nos repas et notre sommeil sont réglés; parce que nous sommes des machines à produire et que nous voulons être libres de faire ce que nous voulons. Aucun moment de notre existence nous appartient; notre cerveau, nos bras, nos muscles ne doivent agir, exécuter, que pour assurer une vie exempte de soucis à cette légion de

parasites et de fainéants qui composent les classes dites supérieures et leur valetaille: capitalistes, rentiers, propriétaires, police, armée, magistrature, etc. Oui, nous haïssons sauvagement toute cette clique et leurs institutions, parce que la misère qui tue le peuple est intimement liée à l'existence de ces rongeurs inutiles. Nous les haïssons, parce que, de cette misère qu'ils ont créée chez le travailleur, est sortie le vice sous toutes ses formes; affaibli par les privations, torturé par la faim, l'ouvrier, ne trouvant pas dans son salaire la somme indispensable à ses premiers besoins, a déserté l'atelier; poussé par le désespoir, bête inconsciente, il vole ou tue; le premier coupable n'est donc pas lui, mais la société entière qui l'a réduit à cet état de décrépitude morale et d'abjection.

Vols, crimes, prostitution poussent librement, champignons monstrueux, sur le fumier qui cimente la société bourgeoise; du reste, vous auriez tort de pousser des cris d'horreur et de vous voiler la face devant des corps coupés en morceaux, car se sont eux qui vous permettent de maintenir solide encore chez le peuple la croyance à la nécessité de l'autoritarisme et de la chiourme. Il vénère les criminels véritables et garde sa haine pour les victimes. Cela servira ainsi jusqu'à ce que, culbutés par la Justice révolutionnaire, les institutions qui font votre force ayant disparues, il comprendra que la sécurité des individus ne peut résider que dans une société basée sur la communauté des intérêts, où chacun sera assuré, par son travail, de satisfaire à tous ses besoins matériels et intellectuels. Par la suppression du capital, plus de crimes ni de vols, et par conséquent plus de prisons, plus de bagnes, de magistrats et de police; par l'amour libre, basé sur la simple et naturelle affection des individus entre eux, plus de prostitution ou de drames passionnels. Par l'abolition



des frontières et la fraternité des peuples, plus d'armées d'oisifs et de scènes de carnage. Le travail, l'amour et la Justice ayant remplacé la fainéantise, la haine et la cupidité, plus jamais les atrocités qui, aujourd'hui, nous glacent d'horreur, pourront se renouveler.

A l'œuvre donc !

## Réponse à mon Neveu

Tu demandes à connaître mon sentiment sur la répression exercée contre les anarchistes et ce que je pense des théories de ces derniers.

Les répressions n'ont, jusqu'à ce jour, desservi que ceux qui les exerçaient. Dans le cours de ma longue existence j'ai assisté à bien des tentatives de ce genre, et toujours les répresses ont été vaincus.

Alors qu'ils croyaient conjurer le péril qui les menaçait, les gouvernements s'ouvraient au flanc une blessure qui les emportait plus ou moins rapidement. Il est probable qu'aujourd'hui ne démentira pas hier et que dans la lutte engagée les poursuivis, les traqués d'aujourd'hui seront les vainqueurs de demain.

Le passé est nié par le présent, le présent sera vaincu par l'avenir. La grande et implacable loi de l'incessante transformation des choses et des idées le veut ainsi.

C'est vainement que l'on voudrait conserver aux objets la forme qu'on leur a donnée ou qu'on leur a vue; le temps l'use et leur en donne une nouvelle. Plus vainement encore on voudrait que la génération de ce jour continuât de penser de même manière que celles qui l'ont précédée. Il faudrait pouvoir séparer le moral du matériel, et les deux sont inséparables.

A une vie physique nouvelle, il faut une morale nouvelle. Qui oserait nier que la vie matérielle du peuple est essentiellement différente à cette fin de siècle qu'elle était à son commencement? Seuls des ignorants ou des hommes de mauvaise foi pourraient le faire, mis tout leur crieraient qu'ils se trompent ou qu'ils mentent. Si donc tout le côté matériel de la vie s'est transformé, comment le moral, qui n'en est, en somme, que la réflexion, se serait-il conservé intactement le même?

La vie physique s'est élargie, la vie morale veut de nouveaux horizons. C'est logique, aucune force ne peut empêcher cela, et il faut avoir perdu toute faculté de jugement pour songer seulement à le tenter.

La nature de l'individu veut qu'il cherche à vivre le plus possible; il n'est pas libre de vouloir ou de refuser, une force irrésistible l'oblige à l'obéissance et c'est pour cela que malgré toutes les menaces et les persécutions, il se lance à l'assaut de satisfactions nouvelles.

Tant que la production a été limitée par l'ignorance des producteurs, on a pu invoquer un semblant de justification de la misère publique. Aujourd'hui que la science a donné à l'humanité les

moyens de produire en abondance tout ce qui peut lui être utile ou seulement agréable, les privations imposées à cette humanité n'ont plus d'excuses, elles doivent cesser.

La plus élémentaire justice veut que nul n'ait faim quand il y a du blé dans les granges, que personne souffre du froid quand il y a du bois dans la forêt, du charbon dans la mine et des vêtements dans les magasins.

C'est un abominable crime qu'il existe un seul individu ne sachant pas lire, alors qu'il est au pouvoir de la société d'instruire tous les membres qui la composent.

Nul n'a le droit au superflu quand chacun n'a pas le nécessaire.

Tout être humain, par le seul fait de sa naissance, acquiert le droit à tout ce qui existe, de même qu'arrivé à l'épanouissement de ses facultés il contracte le devoir d'augmenter, par son travail, l'héritage laissé par les générations passées.

C'est un abus criant qu'une partie de la population possède tous les droits sans être astreinte à aucun devoir.

La raison se refuse à comprendre qu'une certaine quantité d'individus, soumis aux mêmes influences, sujets aux mêmes erreurs que la généralité des citoyens, puisse revendiquer le droit de réglementer la vie de l'humanité. Pour qu'une société soit libre, il est indispensable que ses membres ne soient point esclaves, et la Loi, c'est l'esclavage.

Elle est l'esclavage en ce sens que les coutumes, dont elle ne devrait être que l'expression, se modifient constamment tandis qu'elle demeure immuable. Les gouvernants disent que la Loi peut suivre l'évolution de la pensée, se hausser à son niveau. S'ils étaient sincères, cet aveu serait la condamnation formelle de la Loi.

En effet, ou la Loi n'est autre chose que la constatation des mœurs d'un peuple, et alors il est parfaitement inutile d'un code pour enregistrer ce que chacun peut voir à tout instant, ou elle est une réglementation, et alors elle devient nuisible, parce qu'elle entrave la libre évolution des coutumes d'un sens dans un autre.

L'examen des Lois, même le plus sommaire, donne la conviction qu'elles sont bien une réglementation destinée à favoriser une classe de parasites au détriment de l'humanité. La Loi, mon enfant, est la source d'où découlent tous les maux qui accablent le peuple; elle est faite en dehors de lui et contre lui. Elle a remplacé Dieu et le Roi; elle est aussi tyrannique, aussi néfaste qu'eux, car elle consacre les mêmes privilèges et permet les mêmes injustices. Il n'y a qu'une seule Loi de respectable, c'est la grande Loi de la Nature, qui veut que chacun suive la route que lui marque ses passions, se développe, vive et meure sans aucune entrave.

Elle n'est inscrite dans aucun code, mais tous nous la portons en nous. L'ignorance et une fausse éducation peuvent en retarder l'éclosion, mais, dans un temps plus ou moins rapproché, elle abrogera toutes les autres et deviendra l'unique Credo de l'humanité rendue à elle-même.

Si cette manière de voir est celle des

anarchistes, je pense que leurs théories sont essentiellement humaines et logiques, et que les persécutions ne retarderont nullement leur application, bien au contraire.

La force ne peut rien contre une Idée, quand cette Idée est juste. En cherchant d'empêcher sa propagation par la persécution de ses propagateurs, ceux qui exercent le pouvoir ne prouvent qu'une chose: c'est qu'elle porte en elle-même assez de vérité pour s'emparer de l'esprit du peuple; on ne combat que ce que l'on craint. Si les gouvernants craignent l'Idée anarchiste, c'est la preuve qu'elle est juste. Donc, malgré la prison, malgré l'échafaud, elle triomphera; telle est la conviction de ton vieil oncle qui t'embrasse affectueusement.

TOM.

## MOUVEMENT SOCIAL

Malgré les troupes envoyées sur les lieux des grèves, aux Etats-Unis, pour protéger l'ordre et la propriété des exploitateurs contre toute éventualité agressive des mineurs, ceux-ci ne s'en laissent pas imposer par l'arrogance policière.

A Newport Depot, capitale du comté de Cocke, dans le Tennessee, les grévistes, fatigués des procédés canailles employés envers eux par les mouchards enrégimentés, les ont attaqués. Dans la lutte, deux gálonnés ont été tués et le chef de police du comté gravement blessé.

Malheureusement, du renfort étant survenu, les ouvriers, écrasés par le nombre de leurs adversaires, furent dispersés; un grand nombre ont été blessés.

Voilà qui n'est pas fait pour calmer la haine des mineurs contre la police.

On se rappelle que c'est dans ce même état du Tennessee où le chef de police Fast fit publier dans les journaux, il n'y a pas longtemps, une annonce avisant les fermiers, bûcherons, pêcheurs, etc. qu'il tenait à leur disposition des ouvriers sans travail, raccolés comme vagabonds par les mouchards à ses ordres, pour les faire travailler, moyennant finance, avec « chaîne et boulet » pendant trois mois. Cela était fait, ajoutait l'annonce, comme mesure sanitaire et sur la demande du Conseil d'hygiène de l'endroit.

Nous ne savons pas si cette mesure infâme est toujours en vigueur, mais on comprendra sans peine qu'après en avoir pris connaissance, les travailleurs du Tennessee ne portent pas dans leur cœur la chiourme qui les ravale au rang de galériens et qu'ils ne perdent aucune occasion de le lui faire savoir.

Et pour oeil, dent pour dent, juste devise, qui s'explique bien actuellement dans la lutte implacable des opprimés contre les oppresseurs.

Contrairement aux prévisions contenues dans notre dernier numéro relativement à l'imminence d'un arrangement entre patrons et ouvriers char-

pentiers de Vienne, cette corporation maintient ferme ses prétensions et la grève prend tous les jours de plus grandes proportions.

Comme toujours, de grands déploiements de force ont été organisés dans la crainte que les grévistes ne fassent des manifestations trop bruyantes dans les quartiers opulents de la ville où leurs patrons gaspillent, en fêtes et en plaisirs, le produit escroqué de leur travail. Attendons-nous à du nouveau.

Dans l'Andalousie (Espagne), une troupe de bandits — lisez: ouvriers sans travail — ont saccagé différents dépôts de marchandises aux environs de la ville de la Línea.

La « faim » justifie les moyens, c'est, je crois, Latontaine qui l'a dit.

Modestie de la gloire:

Un télégramme nous a appris l'arrivée incognito, à Madrid, du foudre de guerre espagnol Martinez Campo.

Ce général, aussi grand que modeste, a déclaré qu'il allait passer quelque temps dans la capitale de la belle Castille aussi retiré que possible afin de permettre aux débordements d'enthousiasme de la population, qui voulait fêter son inattendu retour, de se calmer un peu, ces manifestations délirantes de joie ne convenant pas à la simplicité de ses habitudes et de son caractère.

Ce brave général! sublime jusque dans l'inaction de son recueillement!

Par contre, il se mêlera sous peu activement à la vie politique de son pays. Avis aux miséreux castillans, ils n'ont qu'à se bien tenir.

La grande grève des 300.000 mineurs nord-américains, qui était annoncée pour la fin de ce mois, a débuté à la date fixée du 21.

Cette grève se complique de celles des charpentiers et menuisiers de Chicago qui, au nombre de 10.000 ont cessé tout travail, ainsi que de différentes autres corporations qui forment un chiffre respectable de grévistes.

La grève menace de s'étendre sur une superficie de 1.027.000 kilomètres carrés, c'est-à-dire un espace grand comme deux fois celui représenté par la France.

Nul doute que le nombre des grévistes arrive à former, dans quelques jours, l'énorme contingent de 500.000 hommes!

Les grévistes demandent une augmentation de salaire et la journée de travail réduite à 8 heures.

Ils peuvent être, d'ores et déjà, assurés que les propriétaires des mines refuseront, en bloc, de souscrire à ces conditions. Ils feront, tout au plus, quelques promesses vagues d'améliorations successives au sort pénible des ouvriers, promesses qui, chez ces gens-là, n'engagent absolument à rien, et, comme d'habitude, les grévistes seront roulés.

Nous aimons à croire que les mineurs ambitionnent un résultat plus positif à leur campagne. Or donc, ils sont le nombre, ils sont la force. Un demi million de travailleurs ne peuvent se laisser imposer la faim et la torture par une poignée de fainéants et de jouisseurs

canailles, eussent-ils pour eux la police et l'armée avec ses canons et ses mitrailleuses! Qu'ils s'emparent des mines, elles leur appartiennent bien, à eux, qui les ont creusées! Qu'ils les exploitent pour eux, au lieu de les exploiter pour les maîtres! La conquête du pain et de la liberté se trouve au bout des piques courageuses. Il n'y a pas à réclamer, il faut prendre! et si, par malheur, ils sont trop faibles pour défendre la possession de ce qu'ils auront reconquis, qu'ils fassent revivre les Souvarine et commencent la Révolution Sociale!

## POURQUOI !

Pourquoi, nous disent ceux qui ont intérêt à perpétuer indéfiniment l'ordre de choses actuel, voulez-vous employer des moyens violents pour obtenir ce que vous désirez? Pourquoi faire une révolution où l'on commet toujours des atrocités et des actes de vengeance, plutôt que d'avoir recours aux moyens légaux et pacifiques? Pourquoi ne respectez-vous pas la liberté des autres et pensez-vous nous obliger par la violence à faire ce que vous voulez?

Pourquoi? Parce que nous sommes las d'attendre; nous sommes fatigués de compter sur vos promesses, qui ne sont que de grossiers mensonges; nous avons assez souffert comme cela, et nous ne voulons plus voir des femmes et des enfants mourir de faim et de désespoir sous nos yeux. C'est assez de toutes les générations de malheureux que votre égoïsme féroce a tués avant l'âge. Tous ces morts crient vengeance et c'est nous, leurs frères, qui sommes les exécuteurs de leur dernière volonté.

Des moyens pacifiques! mais, vous voulez rire, je pense?

Est-ce que vous les avez employés, ces moyens pacifiques, avec les travailleurs lorsqu'ils réclamaient leurs droits? Ah! oui, j'entends! que nous vous donnions, comme à vos prédécesseurs, le temps de vous enrichir et de jouir grasement de la vie aux dépens du peuple pendant que vous vous moquez de lui en l'entretenant comme toujours de belles paroles derrière lesquelles se cache votre profond mépris pour tous ces braves gens qui consentent à se priver de tout pour vous procurer le bien-être sous toutes ses formes les plus désirables!

C'est cela que vous voulez, n'est-ce pas? Et bien, en conscience, vous nous croyez par trop naïfs, si vous comptez encore sur notre crédulité et notre patience.

Si vous aviez jamais eu la moindre intention de mettre d'une bonne fois en pratique la devise mensongère inscrite sur vos drapeaux: liberté, égalité, fraternité, ce serait chose faite il y a longtemps et, à l'heure qu'il est, nous serions tous camarades marchant d'un commun accord, la main dans la main, vers un meilleur avenir; mais ce que vous n'avez pas fait dans cent ans, vous ne le ferez jamais de bonne volonté.

Aussi, nous n'avons pas d'illusions sur votre compte et nous ne vous demandons rien, car nous n'avons rien à

attendre de vous. Voilà pourquoi, pour être logiques avec nous-mêmes, nous voulons la Révolution.

Nous nous répondrez par la force, soit, nous acceptons le défi. Mais, prenez garde! car l'édifice que vous défendez est terriblement miné et lézardé de toutes parts et le moment n'est pas loin où cette fameuse forteresse que vous croyez impenable et sur laquelle vous avez gravé ces deux mots qui représentent la tyrannie moderne: « Etat et Capital », croulera au premier souffle de la Révolution Sociale en vous ensevelissant sous ses décombres.

Vous avez beau faire et vous débattre contre le spectre de l'Anarchie, vous ne lui échapperez pas, car il vous tient déjà dans ses bras d'acier et il n'a qu'à faire un mouvement pour vous étouffer.

Il est partout, dans l'air que vous respirez, dans votre maison, à votre table; il trouble vos plaisirs et vos rêves; vos femmes, vos enfants même, n'ont que ce mot dans la bouche, c'est comme un souffle puissant qui passe sur le monde entier et qui pénètre tout ce qu'il touche. Vous croyez le tenir et c'est alors qu'il vous échappe pour reparaître plus menaçant. L'Anarchie, c'est l'idée nouvelle qu'a fait germer votre tyrannie et qui a envahi le monde.

Elle est si lumineuse et si vraie, que tous les cœurs dont elle s'empare marchent au supplice avec le sourire aux lèvres et, pour chaque homme qui tombe sous vos coups, cent autres se lèvent pour ramasser le drapeau de la révolte.

Dans six mois, dans un an, la terre sera couverte d'anarchistes, grâce à vos persécutions iniques et absurdes. Vous croyez saisir l'Idée, mais vous ne saisissez que des hommes, car une Idée qui s'affirme jusque sous le couperet de la guillotine a déjà vaincu.

Il n'est plus dans votre pouvoir d'arrêter la marche fatale des événements; il est trop tard, et vous fût-il possible de mettre les monts Hymalayas en travers de notre route, qu'ils ne retarderaient pas d'une seconde la marche en avant du flot révolutionnaire.

Attendons! car les événements se précipitent avec une rapidité vertigineuse. Partout, sur la vieille Europe, se croissent des courants de révolte; partout des éclairs de tempête sillonnent les nues, et la nature même semble prendre part au grand cataclysme qui se prépare.

Les gouvernements sont aux abois, ils présentent la débâcle générale et, comme une boussolle affolée, ils ont perdu le nord. L'épouvante les envahit, et de quelque côté qu'ils jettent les yeux, ils ne voient que des nuages de tempête s'amonceler sur leurs têtes. Bientôt, débordés par la marée montante qui menace de tout envahir, ils n'auront plus que la suprême ressource de toucher cette vieille fibre patriotique qui leur a si bien réussi autrefois.

C'est là que nous les attendons! et c'est en face de cette horrible boucherie humaine, préparée avec tant d'amour par les gouvernements, c'est devant cette immense honte, seul idéal qu'aura su nous donner la bourgeoisie, que l'Anarchie engagera sa grande bataille pour la liberté des peuples.

Il nous faut des fusils, des canons, des mitrailleuses, de la poudre, des balles,



des hommes, enfin ! Nous aurons tout cela préparé d'avance par nos ennemis, et ce qui devait servir à massacrer des innocents, des hommes comme nous, servira à punir les coupables, qui se tueront eux-mêmes avec leurs propres armes.

Oui, nous triompherons ! et c'est en vain que vous nous poursuivrez, que vous nous emprisonnerez, que vous nous traquerez comme des bêtes fauves ; vous ne pouvez rien contre nous, car nous sommes l'« Insaississable ». Nous sommes la tempête qui mugit, nous sommes l'ouragan auquel rien ne résiste, qui vous brisera comme des fétus de paille et vous emportera dans ses tourbillons comme des feuilles sèches.

Nous sommes la force ; comme nous sommes aussi la Justice qui vient rétablir la dignité de l'homme sur la terre et l'affranchir de ses oppresseurs.

## Illusion bourgeoise

La grande espérance de la Bourgeoisie, pour résister et vaincre la Révolution qui gronde déjà un peu partout, c'est la campagne. Cette campagne, qui a été longtemps son plus puissant boulevard de guerre, le lieu d'où elle a tiré les éléments de résistance au prolétariat agressif, elle la croit toujours imbue des mêmes idées conservatrices et prête toujours à lui fournir la force nécessaire pour maintenir son pouvoir et consacrer ses privilèges.

C'est une douce illusion que nous ne chercherons pas à lui enlever ; qu'elle continue à croire le paysan hostile à toute transformation sociale, ce n'est pas nous qui nous donnerons la peine de lui prouver le contraire. Seulement, nous voudrions persuader à nombre de camarades qui pensent aussi que le paysan sera l'adversaire de la prochaine révolution que, non seulement il ne sera pas un obstacle, mais bien le plus précieux auxiliaire du mouvement qui se prépare.

Pour que les campagnes fussent hostiles à la Révolution, il faudrait que celle-ci allât contre leurs intérêts, or, c'est bien le contraire qui est vrai. Le paysan a autant d'intérêts que le prolétariat à une transformation économique. Sa situation est loin d'être meilleure que celle de l'ouvrier : elle serait plutôt pire. Si l'on fait abstraction de la sécurité relative qu'il a du lendemain, la vie que mène le paysan est aussi pénible, aussi dure que celle qui est faite à l'ouvrier industriel.

Levé avec le jour, bien avant même en certaines saisons, il fournit une somme de travail effroyable, travail auquel des forcats eux-mêmes ne seraient pas astreints.

En échange de ce rude labeur, il n'a qu'une nourriture grossière et un logement insalubre que, dans bien des endroits, il doit partager avec les animaux qu'il élève.

Que la récolte soit bonne, c'est tout juste si elle lui permet de joindre les deux bouts grâce aux impôts qui l'accablent. A la pesanteur de l'impôt vient se joindre le service de la dette qu'il a con-

tractée les années où les récoltes détruites par les orages, la sécheresse ou les pluies, ne lui permettaient pas de satisfaire aux exigences du fisc et aux besoins de la famille. De plus, quand les récoltes sont abondantes, le profit n'est point pour lui, ou tout au moins la plus grande part de ce bénéfice, si péniblement arraché au sol, s'en va entre les mains des intermédiaires qui vivent sur son dos et celui du consommateur.]

Tout comme le prolétaire de l'industrie, le petit propriétaire se heurte à une double concurrence qui lui rend la vie plus pénible encore. Il a contre lui la concurrence étrangère et la concurrence interne des grands propriétaires. Si, à l'aide de lois douanières, le gouvernement peut, dans une certaine mesure, protéger le paysan de la production étrangère, celui-ci demeure en face de son concurrent le grand propriétaire qui, en réalité, est le seul à bénéficier de ces prétendues lois de protection.

Or, ce concurrent national n'est pas plus humain que l'étranger, car en fait de concurrence il n'y a pas de nationalité qui puisse prévaloir contre l'intérêt direct.

Que voulez-vous que fasse le petit propriétaire, qui n'a à son service que des instruments de travail les plus rudimentaires, un sol quelquefois épuisé, pour le relèvement duquel il manque de toutes les ressources nécessaires, ignorant de toutes les découvertes scientifiques qui permettent de donner à la terre une merveilleuse fécondité, que voulez-vous que fasse ce petit propriétaire en face du riche et puissant seigneur terrien, fermier ou propriétaire direct, qui dispose d'un outillage perfectionné qui réduit le travail de moitié ou des deux tiers, qui a à son service les ressources et connaissances suffisantes pour transformer la même nature du sol, qui récolte sur une étendue de terrain deux fois moindres une récolte double de celle du malheureux qui n'a pour lutter cette puissance mécanique et scientifique que ses deux bras, sa tête vide des connaissances indispensables et le besoin qui le talonne ? Il fait ce que fait le petit industriel, il lutte désespérément jusqu'à la fin. Jusqu'au jour où il tombe épuisé et vaincu dans les rangs de ceux qui ne possèdent plus rien.

C'est de ces vaincus, de ces dépourvus, que la Bourgeoisie attend son salut, croyant bêtement que ces suppliciés se mettront en face des révolutionnaires pour les empêcher de faire justice !

Laissez la bête jouisseuse à ses illusions, camarades, et croyez bien que le jour où vous tendrez la main au paysan pour accomplir le grand acte réparateur, vous trouverez en lui un allié qui a besoin de reconquérir la terre, comme nous devons, nous, conquérir la machine.

## L'ARGENT

Il existe une opinion généralement admise que l'argent représente la richesse, qu'à son tour celle-ci est le résultat du travail, par conséquent l'argent c'est du travail.

Cette opinion a la même valeur que celle qui consiste à croire que toute organisation sociale se base sur un contrat.

Tout le monde semble croire que l'argent est seulement un moyen d'échange. J'ai fait quelques paires de souliers, tu as semé du blé, il a élevé des bœufs. Très bien ; pour faciliter l'échange nous inventons l'argent, qui représente une part de travail, et par le moyen de cet argent nous échangeons les souliers pour un quartier de bœuf ou quelques livres de farine.

Par le moyen de l'argent nous pouvons échanger nos produits, et l'argent de chacun représente, en effet, son travail. Ceci est juste seulement là où n'existe pas l'exploitation de l'homme par l'homme, par l'accaparement des moyens de production.

Mais là où il y a esclaves et maîtres, l'argent ne peut représenter le travail.

L'argent représente le travail, mais le travail de qui ? Dans notre société il arrive très rarement que l'argent soit le produit du travail de celui qui le possède ; il représente presque toujours le travail passé et présent d'autres hommes, des vrais travailleurs.

Selon la définition la plus simple et la plus exacte, l'argent n'est autre chose qu'un signe conventionnel qui donne le droit, ou plutôt les moyens de profiter du travail des autres.

L'argent n'est pas autre chose qu'une forme nouvelle de l'esclavage, qui ne se distingue de l'ancienne que par son impersonnalité et l'abolition de toutes relations humaines parmi les hommes.

Cet esclavage existe, puisque l'on trouve des hommes qui ne travaillent pas, non parce qu'il plaît aux autres de travailler pour eux, mais bien parce qu'ils ont les moyens de ne rien faire et d'obliger les autres à travailler pour eux.

Comte Léon Tolstoï.

## PETITE CORRESPONDANCE

A un ouvrier. — Reçu trop tard pour être publié. Et puis, c'est donner trop d'importance à cette bande de fumistes que de perdre son temps à relever leurs insanités. Du reste, il y a longtemps qu'ils ne trompent plus personne. Ils sont connus, MM. les socialistes !

T. R. — Article un peu banal. Que le père Péra ait foutu sa défroque aux orties, qu'est-ce que ça peut bien nous faire ? C'est pas ça qui empêchera les imbéciles de faire le tour du monde pour aller voir les restes, plus ou moins bien conservés, du phénomène exposé dans les vitrines du Vatican.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LA PROPAGANDE

Les 9 en 4, 1 — X. Y., 0.50 — Q., 1 — R., 1 — Dos natos, 1.20 — Rodolphe de Paris, 1 — Un plâtrier, 0.10 — A. P., 2 — B., 10 — X., 5 — P., 3. — Total : 25 \$ 80. — A ce jour : 157 \$ 30.

## LA LIBERTÉ

se trouve en vente aux kiosques des places Victoria, Monserrat, Lorrea, Libertad, Lavalle, Viamonte, Constitucion et Once de Setiembre, ainsi qu'à la librairie de la rue Esmeralda 673.